

LE PHARISIEN ET LE PÉAGER.

Il dit aussi cette parabole à quelques uns qui se persuadaient en eux-mêmes d'être justes, et qui tenaient les autres pour rien.

Deux hommes montèrent au temple pour prier : l'un était pharisien, et l'autre péager.

Le pharisien, se tenant debout, priait ainsi en lui-même : ô Dieu ! je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont ravisseurs, injustes, adultères, ni même comme ce péager ! Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède.

Et le péager, se tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux au ciel ; mais il se frappait la poitrine en disant : ô Dieu ! sois apaisé envers moi qui suis pécheur !

Je vous dis en vérité que celui-ci descendit dans sa maison justifié, et non point l'autre ; car quiconque s'élève sera abaissé ; et qui s'abaisse sera élevé.

(Luc, XVIII, 9-14).

« Jésus dit cette parabole à quelques-uns qui se persuadaient en eux-mêmes d'être justes, et qui tenaient les autres pour rien. » La persuasion d'être juste, et le mépris des autres hommes, deux choses

qui vont naturellement ensemble : tel est le double travers que Jésus veut combattre dans cette parabole. Le vrai fidèle se reconnaît à un caractère tout opposé. Il ne croit pas être juste : il sait qu'il n'y a en lui-même, et dans son cœur naturel, aucun bien, aucune disposition morale qui puisse lui donner droit à la faveur de Dieu ; il reconnaît n'avoir mérité que son châtiment et sa condamnation. En se comparant aux autres, il n'est pas disposé à se mettre au-dessus d'eux, mais au-dessous ; il croit, dans la sincérité de son cœur, les autres meilleurs que lui-même ; il s'estime comme saint Paul, « le premier des pécheurs ; » la conscience lui signale vivement ses propres péchés et les lui montre sous leur jour le plus odieux, en même temps que la charité atténuée à ses yeux les fautes de ses frères ; il est sincèrement persuadé qu'à tenir compte de toutes les circonstances, des lumières qu'il a reçues, des moyens de grâce qu'il lui ont été accordés, des bonnes influences sous lesquelles il a été placé, il est réellement le plus grand des pécheurs ; il sent que tout ce qu'il y a de mauvais se trouve en germe dans son cœur ; que si ce germe du mal ne s'est pas développé dans ses manifestations les plus repoussantes, ce n'est pas à lui-même qu'il en est redevable, mais à la grâce de son Dieu ; et que si cette grâce ne l'avait retenu, il serait tombé aussi bas, peut-être plus bas que le plus coupable des hommes.

« Deux hommes montèrent au temple pour prier :

l'un pharisien, et l'autre péager. » Le sauveur met ici en regard deux hommes qui appartenait à deux classes bien connues de ses auditeurs, et qui se retrouvent, avec quelques différences extérieures, dans tous les temps. D'un côté le pharisien : l'homme honoré du monde, régulier dans sa vie extérieure, exact dans toutes les ordonnances de la loi, rigide observateur de toutes les pratiques de dévotion ; de l'autre côté le péager : l'homme d'une profession obscure, probablement peu scrupuleux dans sa conduite passée, et qui, à tort ou à raison, ne jouissait pas de l'estime publique. A juger des choses sur l'apparence, qui n'aurait donné la préférence au pharisien ? qui n'aurait cru qu'il devançait de beaucoup le péager dans le chemin du royaume des cieux, et que sa prière était la plus agréable devant le Seigneur ? Et pourtant c'était ce pauvre péager, cet homme perdu de réputation, cet homme qui peut-être avait donné lieu à la mauvaise opinion des autres par une vie plus ou moins immorale, c'était lui qui allait être favorablement accueilli par le Seigneur tandis que le vertueux dévot allait être rejeté ; c'était lui qui aux yeux de la toute science divine était réellement le meilleur des deux, le plus avancé dans la bonne voie, le plus près du royaume des cieux ! Apprenons de cet exemple, mes frères, combien facilement peuvent s'égarer les jugements des hommes, lorsqu'ils entreprennent de prononcer sur l'état moral de leurs semblables. Je ne parle pas seulement ici du jugement que portent les hommes du

monde, mais de celui des chrétiens eux-mêmes. Combien souvent, dans le monde chrétien, comparant l'une à l'autre telle et telle personne, on établit entre elles une hiérarchie spirituelle qui ne serait pas ratifiée par le juge suprême, par celui qui sonde les cœurs ! combien souvent on donne la première place à l'homme qui possède un certain langage, de certaines habitudes, de certaines formes consacrées, aux dépens de tel autre homme qui montre moins au dehors, mais qui au dedans est plus humble, plus dévoué, plus charitable, sentant davantage le mal qui est en lui et le haïssant davantage, en un mot plus près de Dieu ! combien de ces jugements, portés aujourd'hui avec tant d'assurance dans le monde chrétien, qui seront renversés par le jugement du dernier jour ! « Trois choses m'étonneront dans le ciel, » disait un humble et fidèle serviteur de Dieu : « la première, d'y rencontrer bien des personnes que je n'avais pas compté y trouver ; la deuxième, de ne pas y voir bien d'autres personnes que je me croyais sûr d'y trouver ; la troisième, qui fera ma plus grande admiration, sera de m'y trouver moi-même, moi le premier de tous les pécheurs, et qui n'aurai pu être sauvé que par un miracle de grâce. » Apprenons, mes frères, à ne pas prononcer à la légère sur l'état spirituel des autres ; craignons à cet égard les jugements téméraires qui ont si facilement cours parmi les fidèles eux-mêmes, et prenons garde qu'il ne nous arrive de donner la préférence à quelque pharisien orgueilleux sur quel-

que humble péager. Le meilleur moyen de nous préserver d'une pareille faute, c'est de nous préoccuper moins des autres que de nous-mêmes ; de laisser le soin de discerner les cœurs à celui qui seul peut lire au fond des cœurs ; de ne pas vouloir, avant le temps, séparer l'ivraie d'avec le bon grain ; et de nous rappeler constamment ce précepte du maître : « ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés. »

» Le pharisien, se tenant debout, priait ainsi en » lui-même, » ou, comme on peut aussi traduire : à lui-même, vis-à-vis de lui-même. La tournure de l'original paraît avoir une emphase particulière, et signifier que la prétendue prière du pharisien s'adressait en réalité à lui-même et non pas à Dieu. Quand il disait : « je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, » sa vraie pensée était celle-ci : « je me félicite, je *me* rends grâce à moi-même. » Ce qui confirme cette interprétation, c'est que les paroles du pharisien ne sont pas réellement une prière : il ne demande rien à Dieu, par la raison toute simple qu'il ne pense pas avoir besoin de rien. Il se contente d'énumérer avec complaisance ses qualités personnelles, et de faire valoir sa supériorité morale à l'égard des autres hommes. La posture qu'il choisit pour faire sa prière indique déjà la disposition de son esprit : il se tient debout ; ce n'est pas un pécheur sentant sa misère qui vient se prosterner humblement devant le Seigneur pour

lui demander les grâces dont il a besoin : c'est un homme rempli de sa propre justice, qui vient étaler devant Dieu et devant les hommes les vertus qu'il croit posséder. Sans doute la position extérieure n'est pas l'essentiel quand nous nous présentons devant Dieu, bien qu'elle ne soit pas sans quelque importance. On peut prier humblement en restant debout ; on peut prier à genoux avec un cœur plein d'orgueil. Mais la posture, exceptionnelle dans les usages de l'Orient, adoptée par le pharisien, est ici une révélation évidente de la disposition de son cœur.

« O Dieu ! je te rends grâce de ce que je ne suis »
 » pas comme le reste des hommes, qui sont ravis-
 » seurs, injustes, adultères, ni aussi comme ce pé-
 » ger ! Je jeune deux fois la semaine, je donne la
 » dîme de tout ce que je possède. »

On peut remarquer dans cette prière du pharisien trois dispositions mauvaises qui la souillent, et la rendent abominable devant Dieu.

1° D'abord l'orgueil ; un orgueil à la fois effrayant et insensé, qui aveugle cet homme sur son véritable état moral, qui exagère à ses yeux ses prétendues vertus, et lui fait méconnaître ses péchés. En effet, la fausse justice du pharisien porte sur deux points : d'un côté les péchés dont il se croit exempt, de l'autre les vertus qu'il croit posséder. Il se croit exempt des vices communs de l'humanité : « je ne suis pas »
 » comme le reste des hommes, qui sont ravisseurs,
 » injustes, adultères. » Mais, malheureux pharisien, tu oublies que Dieu regarde au cœur, que sa loi est

spirituelle, et que toutes les fois que tu as donné accès dans ton cœur à des sentiments ou à des pensées contraires aux prescriptions de cette loi, tu l'as violée devant Dieu. Tu n'as point commis, je veux le supposer, d'injustices ouvertes : mais n'as-tu jamais fait tort à tes frères dans tes transactions avec eux ? n'as-tu point fait passer tes intérêts avant les leurs, n'as-tu pas fait à leur égard ce que tu n'aurais pas voulu qu'on fit pour toi ? S'il en est ainsi, tu es coupable d'injustice devant Dieu ! Tu n'as pas enlevé ce qui appartient à ton prochain : mais n'as-tu jamais porté un œil d'envie sur ce qu'il possède ? si tu avais pu acquérir le bien d'un autre, sans l'exposer à la vindicte des lois ou à la flétrissure de l'opinion, ne l'aurais-tu pas volontiers dépouillé pour t'enrichir ? n'est-ce pas la crainte des hommes qui t'a retenu plus que la conscience et la charité ? S'il en est ainsi, tu es un ravisseur devant Dieu ! Tu n'as pas commis matériellement adultère avec la femme de ton prochain : mais n'as-tu jamais arrêté sur elle un regard de convoitise ? n'as-tu jamais donné accès dans ton cœur à des pensées impures ? n'as-tu jamais volontairement écouté des paroles, ou lu des livres, ou contemplé des objets propres à souiller ton âme ? S'il en est ainsi, tu es un adultère devant Dieu !

Si le pharisien se fait illusion en se croyant exempt de péchés, il n'est pas mieux fondé à se glorifier de ses prétendues vertus. « Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède. » C'était là plus que n'ordonnait la loi de Moïse, car cette loi

ne parle nulle part de ce jeûne accompli deux fois par semaine. Le pharisien pratiquait donc des œuvres de surrogation, il pensait aller au delà même de ce que Dieu lui demandait, et se créer ainsi devant lui un mérite exceptionnel; mais ici encore il se faisait une dangereuse illusion. Il s'attachait à l'accessoire, et négligait l'essentiel. Il remplissait des formalités matérielles qui n'exigent qu'un acte mécanique de la volonté, et il oubliait de veiller sur son cœur. Il jeûnait deux fois la semaine, et il n'y avait dans son cœur aucun des sentiments d'humilité, d'adoration, d'oubli de lui-même, de dévouement intérieur qui constituaient ses premiers devoirs envers Dieu. Il donnait la dîme de ses biens aux pauvres, et il n'y avait pas dans son cœur une étincelle de vraie charité, comme le prouve cette prière même dans laquelle il fait si complaisamment son propre éloge.

En effet, le second défaut de la prière du pharisien est un manque absolu de charité. Ces belles paroles : « O Dieu je te rends grâces ! » ne sont pas dans sa bouche une action de grâces véritable : elles ne sont qu'un moyen détourné de maudire les autres hommes, et de les désigner en quelque sorte au châtement divin. Avec quelle satisfaction intime il énumère les péchés de ces hommes auxquels il ne ressemble pas, lui, et qui sont ravisseurs, injustes, adultères ! avec quelle dédaigneuse répulsion il signale ce pauvre péager qui se tenait à l'écart sans faire même attention à lui, tant il était préoccupé de sa propre misère et de ses propres besoins ! Quant au pharisien, sa

prière lui laisse toute liberté de penser aux autres et de remarquer ce qui se passe autour de lui ; son regard, aiguë par la haine autant que par l'orgueil, va chercher un pauvre pénitent dans l'ombre où il se cache, et il a soin de rappeler à Dieu qu'il y a là des péchés à punir : « je ne suis pas comme ce péager. » Il est impossible que nos prières soient agréables devant Dieu si elles ne sont pas inspirées par la charité. Si le sauveur, dans l'oraison dominicale, a voulu que les demandes de cette prière fussent adressées au nom de la communauté et non pas au nom de l'individu ; s'il a voulu que nous disions à Dieu « donne-nous, » et non pas : « donne-moi, » c'est pour nous apprendre que les besoins de nos frères doivent nous préoccuper autant que nos propres besoins ; que nous devons les porter dans nos cœurs devant Dieu, et que la charité est un des caractères essentiels de la véritable prière.

Enfin le dernier défaut de la prière du pharisien, et le plus odieux de tous, c'est l'hypocrisie. Il fait semblant de rendre grâces et gloire à Dieu ; mais au fond, il n'a que lui-même en vue. Il ne veut que satisfaire son orgueil, son mépris des autres hommes ; son culte n'est qu'un prétexte saint pour donner issue à des pensées de vanité et de haine : sa prière n'est qu'un manteau sacré sous lequel il abrite ses passions. L'hypocrisie : voilà le plus criminel de tous les péchés et le plus abominable aux yeux du Seigneur. C'est le seul qui ait fait sortir Jésus de sa douceur habituelle, et contre lequel il se soit déchainé avec les

expressions d'une sainte colère, ou d'une sanglante ironie : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! qui fermez le royaume de Dieu devant les hommes, en même temps que vous n'y entrez pas vous-mêmes ! qui dévorez les maisons des veuves sous prétexte de faire de longues prières ! qui purifiez le dehors de la coupe et du plat, tandis qu'au dedans vous êtes pleins de rapine et d'intempérance ! qui ressemblez à des sépulcres blanchis, beaux au dehors, mais qui au dedans sont remplis d'ossements de mort et de pourriture ! Comment échapperez-vous, serpents, race de vipère, comment échapperez-vous au jugement de la géhenne ? » Oh ! mes frères, puissions-nous éprouver toujours une profonde horreur pour ce péché, le plus infernal de tous les péchés ! Etudions-nous à être sincèrement au dedans tout ce que nous paraissons au dehors ; et en particulier quand nous nous présentons devant Dieu pour le prier ou lui rendre grâces, prenons garde à ne jamais cacher, comme le pharisien, sous les formes sacrées de notre culte, un cœur profane et éloigné de lui !

« Et le péager se tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux au ciel ; mais il se frappait la poitrine en disant : ô Dieu ! sois apaisé envers moi qui suis pécheur ! » Tout, dans la prière du péager, fait un contraste frappant avec celle du pharisien. Il se tient à l'écart, loin du parvis intérieur, se jugeant lui-même indigne du sanctuaire. Il courbe son front

vers la terre, et n'ose pas même lever les yeux au ciel, tellement il se sent accablé sous le fardeau de ses péchés. Enfin il se frappe la poitrine, ce qui était chez les Orientaux le signe de la plus vive douleur, et il s'écrie, tremblant devant la justice de Dieu en même temps qu'il espère dans sa miséricorde : ô Dieu, sois apaisé envers moi qui suis pécheur ! Le terme de l'original que nous traduisons « sois apaisé » a une force particulière : il n'exprime pas seulement l'idée de pardon ou de miséricorde, mais celle d'être rendu propice au moyen d'une expiation. Le péager sent bien qu'il faut que la justice de Dieu ait son cours, et que ses péchés ne peuvent pas être pardonnés à moins qu'une propitiation ne soit accomplie en sa faveur ; c'est cette propitiation, annoncée et promise par les sacrifices lévites, qu'il demande à Dieu dans l'angoisse de son âme. Quand le pécheur est réellement pénétré de la gravité de son péché, le désir du pardon est toujours accompagné chez lui du besoin d'une expiation. Il sent que Dieu est juste autant qu'il est bon ; que le péché est une trop grave perturbation de l'ordre moral pour qu'il puisse être effacé au moyen d'un pardon pur et simple ; et que la justice divine, aussi bien que sa propre conscience, réclament impérieusement une victime expiatoire, un sacrifice de propitiation.

Je voudrais, mes frères, vous faire entrer aujourd'hui dans les sentiments du péager. Je voudrais que dans ce jour de jeûne et de solennelle humiliation, nous pussions tous nous approcher du Seigneur avec

les dispositions qui remplissaient le cœur de ce pauvre pénitent si touchant dans son humilité. Le sauveur nous l'offre à tous pour modèle, et bienheureux qui pourra lui ressembler ! Peut-être vous semble-t-il que vous ne pouvez pas avec justice être comparés au péager. Vous avez mené — je veux l'admettre — une vie honnête et régulière, vous jouissez de l'estime des hommes, vous n'êtes pas tombés dans ces péchés grossiers que flétrit l'opinion publique, et dont vous supposez que le péager s'était rendu coupable. Mais cette différence, fût-elle réelle, importe peu quand il s'agit d'être justifié devant Dieu. Aux yeux de la sainteté divine, aux yeux de celui qui sonde les cœurs et qui pénètre tous les replis de votre pensée, vous êtes aussi peu en état de vous justifier que n'était le péager, objet du mépris de ses concitoyens. Prenez la loi de Dieu, étudiez-la dans son esprit, rapprochez-la de votre vie morale, et dites-nous quel est l'article de cette loi à l'égard duquel vous pourrez dire : « J'ai purifié mon cœur et je suis net de ce péché ! »¹ Dites-nous quel est le commandement de cette loi sainte et inflexible dont l'examen ne vous amènera pas inévitablement, comme conclusion, à la prière du péager : « O Dieu ! sois apaisé envers moi qui suis pécheur ! »

La loi se résume dans dix commandements ; et les quatre premiers de ces commandements se résument dans l'amour de Dieu. « Tu aimeras le Seigneur ton

¹ Prov., XX, 9.

Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée : » c'est la substance de la première table de la loi, c'est le premier et le grand commandement. Ce commandement, l'avez-vous observé? Aimez-vous Dieu de tout votre cœur? l'aimez-vous plus que tout ce que vous avez de plus cher au monde? est-ce vers Dieu que votre pensée se porte le plus naturellement et le plus volontiers? pouvez-vous dire comme David que « vous approcher de Dieu, c'est votre bien »? est-ce pour vous un besoin de cœur d'entrer en relation avec lui, de lui parler dans la prière, ou de l'écouter dans sa parole? la maison de Dieu est-elle pour vous un lieu de prédilection, et le culte de Dieu fait-il votre joie? votre pensée est-elle réellement à lui quand vous êtes réunis dans ce temple, et votre culte n'est-il jamais troublé par des pensées vaines ou frivoles, peut-être même par des pensées coupables? faites-vous toutes choses en vue de Dieu et pour lui plaire? Dieu est-il le centre de votre vie, le but suprême de vos efforts, et n'est-il jamais oublié dans vos projets, dans vos préoccupations, dans vos travaux temporels? avez-vous aimé Dieu jusque dans les épreuves qui vous ont été dispensées? n'avez-vous jamais murmuré sous la main divine qui vous frappait, avez-vous accepté ces coups douloureux comme une dispensation paternelle, en disant avec Héli : « c'est l'Eternel : qu'il fasse ce qu'il lui semblera bon ! » et avec Job : « l'Eternel l'avait donné, l'Eternel l'a ôté : que le nom de l'Eternel soit béni ! » et avec David : « il m'est bon d'avoir été affligé, afin

que j'apprenne tes statuts ! » et avec Jésus : « que ta volonté soit faite , et non pas la mienne !.....¹ »

A toutes ces questions votre conscience a répondu avant moi , et cette réponse est une condamnation. Vous l'avez violé tous les jours de votre vie , ce premier , ce grand commandement de la loi ; vous êtes forcés de vous déclarer coupables , et votre seule ressource est de crier avec le péager : ô Dieu ! sois apaisé envers moi qui suis pécheur !

2) La seconde table de la loi se résume dans l'amour du prochain. « Tu aimeras ton prochain comme toi-même : » voilà le second commandement qui est semblable au premier , et qui comprend tous nos devoirs envers les hommes. Ce commandement, l'avez-vous observé ? Avez-vous aimé votre prochain comme vous-mêmes ? avez-vous soigné les intérêts de vos frères avec la même sollicitude que vous apportez au soin de vos propres intérêts ? avez-vous en toute occasion fait pour les autres ce que vous auriez voulu qu'ils fissent pour vous ? N'avez-vous pas fait tort à vos frères par vos actes ? la justice , l'équité , la charité ont-elles toujours présidé à vos transactions ? N'avez-vous pas fait tort à vos frères par vos paroles ? n'avez-vous jamais , sans nécessité , porté atteinte à leur réputation ? ne vous êtes-vous jamais laissé aller à la médisance ? et si vous n'avez pas médit vous-mêmes , n'avez-vous pas encouragé les médisants par votre approbation , ou tout au moins par votre si-

¹ 4 Sam , III, 48. Job , I, 21. Ps. CXIX, 74. Luc, XXII, 42.

lence ? N'avez-vous pas fait tort à vos frères par vos pensées ; et porté sur leur conduite un jugement téméraire ? vos jugements à leur égard ont-ils toujours été inspirés par cette charité « qui ne soupçonne point le mal , qui ne se réjouit point de l'injustice , qui croit tout, qui espère tout ? » N'avez-vous jamais trompé vos frères ? n'avez-vous jamais employé pour le mensonge cette admirable faculté de la parole qui vous fut donnée pour la vérité ? et si vous n'avez pas menti explicitement , n'avez-vous pas du moins déguisé la vérité , n'avez-vous pas induit volontairement les autres en erreur, sinon par vos paroles, du moins par vos actions et par votre silence même ? Avez-vous pratiqué cette charité qui « supporte tout ? » avez-vous toujours pardonné à vos frères quand ils vous ont offensés ? avez-vous pardonné , non-seulement en ne rendant pas le mal pour le mal, mais en oubliant l'offense, et en rendant le bien pour le mal ? avez-vous aimé vos ennemis et béni ceux qui vous outrageaient ?.....

A toutes ces questions encore, votre conscience n'a qu'une seule réponse à faire, une réponse toujours la même ; sur tous ces points vous êtes forcés de vous reconnaître coupables ; vous avez violé la seconde table de la loi aussi bien que la première ; vous avez manqué à vos devoirs envers les hommes aussi bien qu'à vos devoirs envers Dieu ; et il faut toujours en revenir à la prière du péager : ô Dieu ! sois apaisé envers moi qui suis pécheur !

Je pourrais, si l'heure ne me pressait d'abrégé, 3

pousser plus loin cet examen ; je pourrais l'appliquer à des devoirs qui ne se rattachent pas immédiatement au décalogue, à ces devoirs de la tempérance qu'on appelle quelquefois, pour les distinguer des autres, devoirs envers nous-mêmes. Je pourrais vous demander si vous avez combattu sincèrement vos passions, non-seulement dans leur manifestation extérieure et grossière, mais dans les mouvements secrets de votre cœur ; si vous ne vous êtes pas livrés dans une certaine mesure à la sensualité ; si jusque dans le manger et dans le boire vous avez glorifié Dieu ; si vous avez toujours été purs : purs dans vos actions, purs dans vos paroles, purs dans vos regards, purs dans vos lectures, purs dans vos pensées, — et sur tous ces points encore nous arriverions toujours, pour inévitable conclusion, à la prière du péager : ô Dieu ! sois apaisé envers moi qui suis pécheur !

Comme un

O Dieu ! sois apaisé envers moi qui suis pécheur ! que tel soit le cri qui s'échappe de nos cœurs à tous, mes bien-aimés frères, dans ce jour solennel de jeûne et d'humiliation. Approchons-nous de Dieu dans l'esprit du péager, et courbés sous le fardeau de notre misère morale, confessons-lui nos iniquités sans réserve et sans détour. Seigneur ! nous voulons nous montrer à toi tels que nous sommes ; nous ouvrons les plus secrets replis de nos cœurs à la lumière de ta sainteté, pour être conyaincus par elle de péché. Nous avons péché ! nous avons péché depuis le premier moment où nous avons su discerner

le bien du mal ; nous avons péché dans toutes les circonstances , à tous les âges , dans toutes les relations , tous les jours de notre vie ; nous avons péché par nos pensées , par nos paroles et par nos œuvres , contre tous les commandements de la loi ! Nous n'avons pas eu pour toi les sentiments d'amour et de vénération qui te sont dus ; nous avons attaché peu de prix à la communion avec toi ; nos cœurs se sont égarés loin de toi , notre volonté a été opposée à la tienne. Nous t'avons oublié dans notre vie , nous avons placé notre souverain bien dans les vanités du monde au lieu de le chercher en toi. Nous avons manqué de ferveur dans le culte et dans la prière ; nous avons lu ta parole , imploré ta grâce et chanté tes louanges sans foi , sans amour , simplement par habitude ou pour l'acquit de notre conscience , et non par un désir sincère d'entrer en relation avec toi !

Nous n'avons pas aimé nos frères comme nous-mêmes ; nous avons manqué de charité envers eux , nous n'avons pas fait pour eux ce que nous aurions voulu qu'ils fissent pour nous : nous avons été orgueilleux , envieux , irritables , prompts à juger et à condamner , sans patience et sans support. Nous avons été adonnés aux biens de la terre , sensuels , charnels , dominés par la matière , flattant nos passions au lieu de les combattre. En même temps que nous commettions le mal , nous négligions de faire le bien ; nous avons laissé passer sans en profiter l'occasion d'une multitude de bonnes œuvres ; nous n'a-

vons pas été en édification à ceux qui nous entourent, mais plutôt en scandale. Le peu de bien que nous avons pu faire a été gâté par l'orgueil, et encore ce bien si rare et si imparfait ne vient pas de nous-mêmes, mais de toi ; c'est toi seul qui nous as donné la force de l'accomplir ; par nous-mêmes nous ne sommes rien que pécheurs, et nous ne faisons rien que le mal. Nos péchés surpassent en nombre les cheveux de notre tête ; ils nous accablent et nous couvrent de confusion. O Dieu ! sois apaisé envers nous qui sommes pécheurs ! Pardonne-nous, non point à cause de nous-mêmes, mais pour l'amour de tes miséricordes ! pardonne-nous par l'efficace du sang qui a été versé en Golgotha ! Répands sur nous ce sang de la nouvelle alliance qui efface les péchés, qui « purifie la conscience des œuvres mortes pour le service du Dieu vivant ! » Au nom des humiliations et des douleurs de Jésus, au nom de son agonie sanglante en Gethsémané, au nom de sa flagellation et de sa couronne d'épines, au nom des tortures de sa croix, au nom de la malédiction du péché qui pesait sur sa tête innocente et qui lui arracha ce cri d'angoisse : « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » — pardonne, pardonne, sois apaisé envers nous, pécheurs ! tout notre espoir est dans son sacrifice et dans ta miséricorde, nous reconnaissons et nous confessons que par nous-mêmes nous ne méritons rien devant toi, si ce n'est la condamnation. O Dieu ! Dieu juste et bon, Dieu de Moïse et de Jésus, Dieu de la loi et de la grâce, Dieu de Sinâi et

de Golgotha , sois apaisé envers nous qui sommes pécheurs !

Puissiez-vous tous , mes bien-aimés frères , et puissé-je moi-même le tout premier , entrer véritablement dans de telles dispositions ! puissions-nous faire une telle confession , non pas des lèvres , mais du cœur ! Alors notre jeûne n'aura pas été sans fruit pour nos âmes ; alors nous ne serons pas venus en vain dans la maison du Seigneur nous humilier devant lui ; alors nous pourrons , comme le bienheureux péager , nous en retourner justifiés dans nos maisons ; et nous entendrons une voix céleste , une voix douce autant que puissante , prononcer dans notre cœur cette parole de grâce et de salut : mon fils , ma fille , va en paix : tes péchés te sont pardonnés ! Amen.

Mai 1856.